

Bibliothèque
des
IDÉES

Roseaux
sur le mur

Les Poètes
occidentalistes
chinois
1919 - 1949

par
MICHELLE LOI

nrf
Éditions Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1971.

Après avoir, en premier lieu, rendu nécessaire l'apprentissage d'une langue, moderne puis ancienne, dont je n'avais au départ aucun des éléments, cette étude a dû s'étendre à des domaines de recherche très variés. C'est dire que je ne serais jamais arrivée à bout si je n'avais à chaque étape obtenu, et généreusement, l'aide qui m'était indispensable. Ce n'est donc pas de ma part un simple sacrifice à la coutume que de remercier d'abord ceux à qui je dois d'avoir atteint mon but.

Je suis redevable du sujet et du domaine même de son choix à M. Etiemble. Je ne saurai jamais lui exprimer assez de reconnaissance de ce qu'il m'a donné ainsi, en m'orientant hors des chemins plus faciles que sans lui j'aurais choisis, en accordant à mes efforts, du premier jour jusqu'au dernier, une attention sans défaillance, en cherchant constamment à aplanir pour moi les difficultés qui gênaient mon travail et m'écartaient de mon but. Je ne puis espérer avoir atteint la « perfection » qu'il exigeait pour l'état définitif de cette étude, mais je lui suis profondément reconnaissante d'avoir dépensé son temps et son soin pour que cela fût.

J'ai eu le bonheur de pouvoir recourir sans réserve et dès la première heure, au dévouement de M. Tchang Fou-jouei, qui m'a puissamment aidée à pénétrer les arcanes de la langue et de la culture chinoises anciennes, comme à celui de M^{me} I. Dumont, qui, après mes professeurs des Langues orientales, m'a aidée à acquérir une meilleure connaissance de la langue et du monde modernes. Je les en remercie très vivement tous les deux.

Je tiens aussi à exprimer ma gratitude à ceux de mes amis et de mes collègues qui ont favorisé mes recherches sur tel ou tel point, tel ou tel auteur de la littérature anglaise, américaine, espagnole, allemande ou russe en m'épargnant souvent un temps précieux ou en me prêtant des documents introuvables en France. J'ai la même dette de reconnaissance à tous ceux des sinologues qui ont mis leur bibliothèque à

ma disposition et à ceux de mes amis ou correspondants de Nagoya, Pékin, Prague, Hong Kong, Moscou, Leningrad et Rome qui m'ont procuré les ouvrages indispensables à ma recherche ou les ont fait reproduire pour moi, quelquefois après de longues démarches. Des uns et des autres le nombre est si grand que je ne saurais les nommer ici, mais je ne les oublie pas.

J'ai été touchée de la parfaite simplicité avec laquelle de grands écrivains et critiques comme Guo Moruo et Luo Dagang n'ont pas refusé de répondre, l'un sur sa propre poésie, l'autre sur celle de son ami Dai Wangshu, comme de la grande courtoisie avec laquelle toutes mes demandes ont été reçues par les divers services d'édition et organismes culturels de Pékin.

Je remercie M. R. Ruhlmann de son aide qui fut la première et non la moins importante, M. A. Rygaloff de sa constante bienveillance et de l'aide efficace qu'il a apportée sur plusieurs plans à mon travail, M. J. Gernet d'avoir relu la première partie en m'amenant à la préciser et à l'enrichir sur plusieurs points, et tout particulièrement M. Y. Hervouet qui a relu le tout, partie après partie, en m'aidant à éliminer les erreurs qui y demeuraient, après avoir facilité considérablement par sa confiance et son appui mes efforts des dernières années.

Je remercie M^{lle} Liang Pai-tchin pour le soin et le dévouement qu'elle a mis à corriger puis à calligraphier les tableaux, M^{me} Lutz pour m'avoir donné le moyen d'arriver à temps en m'épargnant une bonne part des corrections fastidieuses sur exemplaires et justement pour la partie dont elle n'était pas responsable.

Je remercie enfin en dernière et en première place, à côté de mon astronome personnel qui a débrouillé pour moi les correspondances des ciels oriental et occidental, celui par qui d'abord tout fut possible, l'idée même d'une telle entreprise avancée, et réalisées ses conditions essentielles. C'est pourquoi, pour lui comme pour tous ceux qui ont fait de ce livre quelque chose comme une œuvre collective d'amitié, je souhaite que son avenir soit vraiment digne de tout ce qui a permis sa naissance.

Michelle Loi.

Septembre 1970.

Quand il s'agit d'écrire il faut pouvoir espérer de se faire entendre, et cela n'est pas aisé en cette matière... Malgré toutes nos craintes nous nous sommes déterminés à risquer cet essai. La matière n'y est pas épuisée, à beaucoup près, mais nous avons pris à tâche de nous rapprocher de l'Europe autant que nous l'avons pu. Il sera aisé à ceux qui connaissent un peu notre Chine de voir à peu près à quoi ils peuvent s'en tenir. C'est tout ce que nous avons prétendu. Par cette raison nous avons touché bien des difficultés qu'on ne soupçonne pas au-delà des mers et nous sommes entrés dans des détails qui peuvent soutenir les regards de ceux qui ont la connaissance de nos lettres chinoises et peuvent aussi leur donner quelques idées qu'ils n'ont point. Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le lecteur ne se trouve trop dépaysé et ne puisse sentir qu'à demi la force des preuves, des raisons et des autorités que nous alléguons. Il eût fallu nous commenter nous-mêmes, ou du moins accompagner cet essai d'un grand nombre de notes... Nous prions le lecteur de faire attention à ce que nous pouvions faire, à ce que nous avons fait. Si cet essai vaut la peine que nous lui ajoutions des éclaircissements, nous prions les gens de lettres de nous communiquer leurs remarques et leurs désirs : nous nous ferons un plaisir de les contenter dans tout ce qui sera à notre portée.

Préface aux *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois*
par les missionnaires de Pékin.
Par approbation et privilège du Roi, Paris, 1776 (p. 4-5).

INTRODUCTION

L'intérêt porté aux cultures occidentales à telle ou telle époque est un phénomène commun aux littératures de bien des pays d'Orient, mais, pour certaines raisons, l'aventure des poètes occidentalistes chinois n'a son équivalent en aucun autre pays. Étranges à leurs concitoyens parce qu'ils ont cru pouvoir s'aider d'une expérience étrangère, hermétiques aux Occidentaux parce qu'ils restent des Chinois, poètes d'une culture autre, en une langue dont les ressources poétiques sont particulières, ils n'ont pas fini d'intriguer et d'irriter, on le comprend. On comprend beaucoup moins pourquoi se sont transmis si longtemps des avis si péremptoires sur les influences qui les ont marqués. Un vers de Verlaine jeté en exergue (et sans rapport), une boutade relevée on ne sait plus par qui, voire une impression de lecture sur une traduction ou une traduction de traduction (je parle de ces trahisons passées par l'anglais ou l'allemand, où les contresens sont au carré) et voilà le poète étiqueté, catalogué, inscrit sans appel dans une école, rivé à un compagnon occidental ! Il est certes satisfaisant pour l'ordre et pour l'esprit que Wen Yiduo entre au Parnasse ou que Feng Zhi se fasse le disciple de Rilke, pour ne rien dire encore d'autres mariages où règne la plus haute fantaisie. Mais il faut dire la vérité : personne ici n'a jamais cherché bien loin sous l'apparence d'une impression première ou contre la puissance d'une idée reçue, pour de tels poètes surtout, auxquels la valeur est refusée puisqu'ils sont des imitateurs, pour certains des plagiaires. Sur ce point nos critiques et les leurs se rencontrent : s'ils sont des « occidentalistes », il faut bien qu'ils aient été occidentaux de quelque manière. Mais qu'ils aient été d'abord des chercheurs, on n'y songe pas.

Ils ont laissé pourtant leurs manifestes et leurs critiques, dont la somme est d'une étonnante richesse, à laquelle personne n'a touché sinon pour ce qui ressortit à l'histoire. Ils ont laissé parfois des amis et des souvenirs et toutes traces dans des villes et dans des vies, qu'il serait temps encore de retrouver, si ce n'était si difficile de n'en être pas taxé de folie. Ils ont surtout laissé des poèmes...

Il n'est pas question de nier en bloc toutes les influences, d'en faire sans nuances, autant de conceptions idéalistes de la critique littéraire d'un autre âge, que nul matériau historique ne vient jamais étayer. Mais justement il se produit, pour les poètes chinois occidentalistes, que chaque fois qu'une « influence » se découvre, elle est autre que sa réputation, ou bien, réelle sur tel et tel point de la théorie poétique, elle se révèle, dans l'œuvre, différente, voire nulle, et tout est à reprendre. C'est ce que nous avons pensé faire. L'étude de l'occidentalisme dans son développement historique et ses théories littéraires successives, pour indispensable qu'elle fût — surtout si l'on songe que la critique de langue française en ignore encore tout —, ne pouvait être un moyen suffisant pour approcher la vérité. Le meilleur témoignage des poètes, ce sont les poèmes, non pas seulement l'idée qu'ils se font de la poésie, mais la poésie qu'ils font.

J'ai cru longtemps n'en pouvoir jamais assez rassembler pour établir sur des bases suffisamment larges quelle part d'occidental comporte l'occidentalisme. L'étude des formes ne m'a pas donné de telles inquiétudes, on verra bien pourquoi. Il m'en reste pourtant une encore. Certes je me serai approchée plus près — qu'on me pardonne ce manque de modestie qui me fait violer une tradition, une de plus! — que beaucoup des critiques occidentaux, bons connaisseurs de Verlaine ou de Whitman mais dépourvus de curiosité à l'égard des thèmes et des formes de l'héritage chinois, plus près aussi que les critiques chinois, bien placés pour voir que les « occidentalistes » rompaient avec la tradition chinoise, mais trop peu familiers avec nos poètes pour ne pas tomber dans l'erreur de croire que le moderne c'est l'Occident. A regarder de trop près, pourtant, on risque aussi de mal voir, de juge devenu partie. C'est qu'on ne peut pas, dit-on, en user avec les poètes comme avec les autres hommes, car ils ont plus vite fait de nous mettre « dedans » que nous d'en sortir pour œuvrer péniblement à l'objectivité. Ainsi ai-je changé plusieurs fois d'avis dans mon évaluation des influences occidentales sur tel ou tel poète selon que j'étais plus ou moins pénétrée de lui, de ses maîtres occidentaux ou de ses grands ancêtres.

Si on se met à vivre avec Rubén Dario en poche, on trouve Dai Wangshu bourré de réminiscences (mais qui se souvient sinon nous, puisque aussi bien un poète des Tang ou des Song pourrait se « souvenir » ainsi pour peu qu'on s'y amusât !). Si c'est Dai Wangshu qu'on traduit à longueur de journée, c'est Rubén qui devient vraiment sans importance, à moins que ce ne soit Du Fu qui ait le dernier mot... C'est pourquoi la seule certitude qui me soit demeurée vraiment immuable, c'est qu'il valait la peine — et ce, contre la critique unanime — de fréquenter, si longtemps, les poètes chinois occidentalistes. Je me tiendrai pour satisfaite si j'arrive à dire ici pourquoi.

I

ÉCOLES ET MOUVEMENTS

I

L'occidentalisme dans la littérature chinoise

Situation, historique

Rôle et situation de la poésie dans le mouvement d'occidentalisme, dans la bataille pour le bai hua

L'histoire officielle fait commencer la littérature de *bai hua* avec le mouvement dit du 4 mai 1919. Précisons tout de suite que par cette expression nous entendrons non pas la manifestation même du 4 mai et les incidents qu'elle provoque mais au sens large, la totalité du mouvement dont elle devient le symbole, pris sous tous ses aspects sociaux, politiques et littéraires. La revendication pour le *bai hua* n'est qu'un aspect du problème d'occidentalisation — le désir de prendre à l'Occident une leçon de science et de démocratie pour la construction d'une Chine nouvelle. La poésie prend dans la bataille littéraire et linguistique la toute première place.

La critique, quand elle est chinoise, appelle la littérature nouvelle, née aux environs du 4 mai, « littérature occidentaliste »; la critique occidentale emploie toutes sortes de périphrases où revient le mot Occident. Nous emploierons la première expression pour simplifier les choses, car elle a le mérite d'être plus exacte en laissant au mouvement auquel elle s'applique son caractère d'effort et de recherche. La période « occidentaliste » de la littérature chinoise se termine officiellement en 1949, à l'avènement de la République populaire de Chine, qui rejette expressément ses tendances et va chercher sans relâche, voire de plus en plus vivement, à éliminer de la littérature chinoise moderne sa part réelle ou supposée d'occidentalisme. Or, si l'histoire politique impose ces dates de 1919 et 1949, dans la perspective de l'histoire littéraire de la Chine on peut dire qu'elles retardent. Quand les intellectuels du 4 mai 1919, étudiants en tête, imposent au gouvernement de la « clique » d'Anfu une série d'exigences révolutionnaires parmi lesquelles la reconnaissance officielle et l'emploi de la langue vulgaire, la langue nouvelle, la langue « vivante », il y a déjà trois ans que les

poètes de cette langue, le *bai hua*, ont lancé leurs manifestes, il y a vingt ans que couve l'idée d'une poésie « nouvelle » de fond et d'expression... et plusieurs siècles que la langue produit des romans en langue vernaculaire. De même, et pour des raisons qui ne sont sans doute pas très différentes, quand les dirigeants de la République populaire de Chine appliquent en 1949 la ligne de politique culturelle officielle, il y a sept ans qu'elle a été définie à Yan'an et qu'elle a commencé à être suivie.

On a dit et redit de la Chine, ces tout derniers temps, que son histoire ne présente en aucun domaine de solutions de continuité. L'affirmation première, et insistante, en revient, je pense, à Luxun, qui, à vrai dire, craignait qu'il n'en fût ainsi et ne le soutenait si fortement que pour inciter ses concitoyens à trouver le courage d'un démenti et arracher la Chine à ses traditions. Il faut donc beaucoup de hardiesse — et un peu de mauvaise foi! — pour oser affirmer qu'entre autres phénomènes de l'histoire chinoise, l'occidentalisme non plus, même de la seule littérature, et dans la littérature même de la seule poésie, n'a ni début ni fin. Et pourtant! Il n'a pas de commencement parce que les poètes du *Shijie geming* (*La Révolution du monde poétique*) — pour ne pas remonter comme Hu Shi à Du Fu ou plus haut encore! — étaient déjà tournés vers l'Occident et puisaient en lui la volonté d'une poésie moderne en langue modernisée propre à une nation moderne. Il n'a pas de fin car les théories de Yan'an, rédigées en 1942¹, sont rééditées à ce jour comme le texte fondamental de la Révolution culturelle, laquelle pourchasse encore les occidentalistes. Tout cela considéré, les dates de 1917-1942 étaient aussi inexactes que celles de 1919-1949, et ce sont ces dernières que nous avons adoptées, parce que leur notoriété de dates historiques à l'échelle du monde avait le grand mérite de faire ressortir la spécificité d'une époque ainsi nettement délimitée. Entre l'état de « semi-féodalisme², de semi-colonialisme », et la démocratie populaire s'insère l'aventure culturelle de l'occidentalisme chinois, non pas unique en notre époque, mais premier, plus net en tout cas que partout ailleurs, d'avoir dû, pour remplir ce qu'on peut appeler sa tâche, culbuter les barrières d'une langue et les traditions d'une poésie entourée, non sans raison, de la plus haute vénération.

L'histoire de la littérature occidentaliste chinoise — et nous

1. Le titre de cette étude est tiré d'un poème cité par Mao Zedong à cette époque à propos des « occidentalistes » (Cf. p. 544).

2. Comme tous les « ismes » littéraires dont il sera question plus loin, le féodalisme tel que l'entendent les historiens occidentaux est inapte à rendre exactement les conditions concrètes du « féodalisme » chinois. Nous savons cela, et nous passerons outre, par souci de simplification.

verrons que les poètes y tiennent une place éminente — ce sont justement les trente ans qui séparent la prise de conscience du retard dans une nation semi-féodale et semi-colonisée — idolâtrie des cultures occidentales modernes, humiliation et espoir mêlés — et la confiance hautaine, par réaction, d'une nation indépendante, résolument décidée à développer « le moderne avant l'ancien » mais « le chinois avant l'étranger ». Le 4 mai 1919 est un éclat de violence contre la Chine traditionaliste, ses seigneurs de guerre et ses mandarins, qui ont livré la patrie à la cupidité des puissances occidentales. Sur le plan de la culture, qu'il est impossible de dissocier, une révolte contre sa morale, périmée, sa langue, morte, sa poésie, creuse. Mais dès que les intellectuels « nouveaux » auront, à l'unisson ou presque, accompli leur révolution littéraire, linguistique et morale, publié les « ismes » nouveaux, lancé la vague de leurs premiers recueils de poésie, se dessine un mouvement de résistance à l'occidentalisme, et cette fois-ci venu des milieux progressistes mêmes. Il ne se passera pas dix ans avant qu'« occidentalisé », d'honneur qu'il était, ne devienne une insulte. C'est que l'occidentalisme spontané du *bai hua* à sa naissance n'est que le premier essai de synthèse entre la culture moderne et la langue chinoise. Il n'est, en effet, comme le premier recueil de poésie de *bai hua*, qu'une série d'« essais » où le caractère occidental n'est jamais la fin et ne peut par là devenir un critère. C'est justement ce que certaine critique occidentale a peine à comprendre. Naïvement bornée à ses propres perspectives, elle offre le type même de la critique sans justice et sans justesse du style Loti, Farrère et même Claudel, qui apparaît à bon droit aux Chinois comme un reflet persistant du semi-colonialisme où leur pays fut si longtemps tenu. Les différents « essais » des occidentalistes deviennent trop facilement pour une telle critique l'occasion de ces « mariages » dont je disais combien ils sont fantaisistes. En fait l'occidentalisme est un phénomène extrêmement complexe, et tout particulièrement dans le domaine poétique, notre propos.

Nous ne voulons pas tomber dans le vice, que dénonçait Vasil'ev en 1932 ¹, de « ramener le *bai hua* à Hu Shi et la révolution littéraire à la poésie ». Le phénomène de l'occidentalisme porte naturellement sur d'autres domaines que celui de la poésie, mais il est absolument indéniable qu'il naît dans le domaine poétique tant par les manifestations du *Shijie geming* que par ceux de Hu Shi et de Chen Duxiu. C'est là qu'il livre ses plus

1. B. A. Vasil'ev, *Inostrannoe vlijanie b kitajskoj literature epohi imperialisma*, p. 86.

grandes batailles, c'est là qu'il doit résoudre les plus graves problèmes : construire une poésie nouvelle et résolument moderne dans une langue nouvelle et sans expérience, appliquer à la culture et à la langue chinoises les secrets d'une poésie moderne qui est sans rapports avec elles, éviter l'écueil dans un cadre historique et social fortement occidentalisé de l'admiration inconditionnelle et plagiaire, sans reculer pourtant devant le sacrifice d'une partie du passé, et, vu le caractère du *bai hua* dont la structure et la grammaire s'occidentalisent¹, d'une partie de l'oriental. A qui s'étonnerait de la place de la poésie dans la Révolution de 1919 il faudrait aussi rappeler ce qui est devenu un lieu commun de tout propos sur la Chine, mais qui garde pour les Occidentaux (du moins de certains pays) puissance de surprise, ou de scandale : la « primauté de la poésie » pour reprendre l'expression de P. Demiéville². Si elle est, écrite ou parlée, pour le mandarin comme pour le paysan, « l'élément qui orne le quotidien », elle est « pour l'intellectuel de la Chine pré-révolutionnaire la forme naturelle où sa méditation s'exalte ». Nul d'entre eux, en effet, qui ne soit poète à ses heures, aux meilleures de ses heures. Le lettré de 1919 n'échappe pas à la règle : occidentaliste ou non, d'une tendance ou d'une autre, qu'il s'appelle Hu Shi, Guo Moruo ou Luxun, il marque sa vie de poèmes comme le Petit Poucet de nos contes marquait son chemin de cailloux : il vit sa vie en poésie, il la jonche de ces petites pierres tombées du fond des âges dans les circonstances de sa propre existence d'homme, de politique, de soldat : la rencontre, le départ, un moment de loisir parfait, la tristesse tombée du ciel, la mort.

Comment s'en étonner ? C'est, dit P. Demiéville, que « la langue chinoise est dans sa nature intrinsèque une langue poétique ». Parler chinois c'est donc être poète de fait³. Mais, comme dit le même critique, « en Chine autant et plus qu'ailleurs

1. Sur ce point qui n'est pas de mon ressort proprement dit, je me réfère à ce qu'en disent tous les critiques chinois de cette époque, sans qu'aucun démenti leur ait jamais été apporté depuis par un de leurs successeurs, bien au contraire. Il y a encore peu d'études de linguistes sur ce problème complexe. Cf. chap. VII, N. B., p. 87 sq.

2. Préface à l'*Anthologie de la poésie chinoise classique*.

3. Je ne crois pas que P. Demiéville entende par « la langue chinoise » le seul chinois classique. Outre qu'il choisit ses exemples aussi bien dans le présent que dans le passé (mais, il est vrai, les « ci » de Mao Zedong et les chants folkloriques peuvent être considérés comme un héritage du passé) il faut remarquer qu'il explique cette « nature intrinsèque de la langue chinoise » par les caractères musical et pictural de la langue, dont il cherche ardemment à donner une idée. Or ces caractères sont justement de ceux qui se conservent dans le chinois moderne, quoique avec d'autres règles grammaticales et d'autres formes poétiques.

MICHELLE LOI

Roseaux sur le mur

Les Poètes occidentalistes chinois, 1919-1949

L'auteur examine ici d'abord les mouvements littéraires et poétiques qui se sont succédé en Chine après le célèbre « Mouvement du 4 mai » (1919) et les premiers recueils de poésie en langue moderne, jusqu'au Forum de Yan'an qui rejette l'occidentalisme. Des influences occidentales diverses qui auraient marqué la nouvelle poésie (imagisme, romantisme, réalisme critique, symbolisme, formalisme, modernisme), elle examine la véritable portée en étudiant les positions théoriques et l'action des revues et des sociétés littéraires, la parenté réelle des principaux poètes et de leurs modèles occidentaux : Pound, Byron, Shelley, Heine, Jammes, Apollinaire, Rilke, etc.

La seconde partie est consacrée, sur les textes mêmes des poètes, dont des traductions sont données presque toutes pour la première fois en français, à l'examen des symboles et des thèmes, ceux qui ressortissent aux sources occidentales comme ceux qui appartiennent à la tradition chinoise. Du cycle de la nature aux révolutions cosmiques, du monde animal et végétal à celui des démons et des dieux, des hommes et de la femme, de la sagesse populaire aux thèmes de la philosophie, tout y révèle un syncrétisme d'une exceptionnelle richesse.

La dernière partie s'attache aux formes de ces poètes, qui, devant la difficulté de créer une poésie de langue moderne libérée des lois de la langue classique, ont cru résoudre le problème en recourant aux formes occidentales, fussent-elles les plus difficiles. Les ressources propres à la langue et la maîtrise avec laquelle les poètes ont su les exploiter comme leurs grands ancêtres, donnent à la poésie chinoise une permanence dont l'auteur cherche à donner l'idée la plus précise tout en montrant qu'il s'agit d'un des aspects les plus remarquables du choc révolutionnaire de la tradition chinoise avec la modernité.

Professeur de littérature chinoise à Vincennes, Michelle Loi est, entre autres travaux, la présentatrice de Kouo Mo-jo, un poète de la Chine moderne (collection « Connaissance de l'Orient »).

nrf

71-V 